

Le Trésor de Saint-Martin



EGLISE DE ST MARTIN



Le Trésor de Saint-Martin



Maison des arts de Laval, Salle Alfred-Pellan

Du 30 avril au 2 juillet 2006

Une présentation de Ville de Laval

Commissaire: Paul Labonne

Président d'honneur: John R. Porter



François Malepart de Beaucourt
(La Prairie, 1740-Montréal, 1794).
Marie, secours des chrétiens
(fragment), 1793, huile sur toile,
43,4 cm x 54 cm, Musée national
des beaux-arts du Québec, achat
(81.272).

La Ville de Laval est heureuse de vous présenter ce catalogue, publié à l'occasion de l'exposition *Le Trésor de Saint-Martin*. Placé sous la gouverne du commissaire Paul Labonne, cet événement regroupe une quarantaine d'œuvres acquises par les paroissiens de Saint-Martin à compter de 1787 et relate le cheminement d'œuvres qui ont été sauvées de l'incendie de leur église, en 1942.

Je suis fier de vous présenter dans cette publication les œuvres du trésor de Saint-Martin, regroupées pour la première fois dans une exposition tenue à la Maison des arts de Laval. Avec l'appui du Musée national des beaux-arts du Québec, qui a acquis plusieurs de ces œuvres, nous avons mené une recherche approfondie pour reconstituer ce patrimoine, qui témoigne de la présence d'illustres artisans sur notre territoire au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.

Je vous invite à porter une attention particulière aux pièces d'orfèvrerie, aux huiles sur toile et aux sculptures anciennes, de même qu'aux reproductions d'objets, aux œuvres restaurées et aux dessins de Victor Bourgeau, un architecte très prisé à l'époque sur l'île Jésus.

Au nom de la Ville de Laval, je remercie chaleureusement les partenaires qui nous ont permis de vous faire découvrir ce « trésor », particulièrement le ministère de la Culture et des Communications, les caisses Desjardins de Laval et les prêteurs, parmi lesquels se trouvent notamment le Musée national des beaux-arts du Québec.

Je vous invite à parcourir cette publication qui rend hommage à notre patrimoine historique, une pièce maîtresse de l'identité collective des Lavallois.

Le maire de Laval,

Gilles Vaillancourt

Depuis toujours, les archives ont permis de retracer les étapes les plus significatives de l'histoire. À cet égard, les objets d'art liés au culte constituent des sources inépuisables d'information permettant de comprendre les motivations et les espoirs qui animaient nos ancêtres.

Je suis heureuse d'apporter mon soutien à la publication du magnifique catalogue accompagnant et prolongeant l'exposition *Le Trésor de Saint-Martin*. Les œuvres présentées, arrachées aux flammes lors de l'incendie qui a ravagé l'église en 1942, témoignent de la richesse artistique qui existe dans la région depuis la fin du XVIII^e siècle.

J'invite la population à visiter cette exposition qui met en contexte l'évolution artistique et sociale d'une paroisse.

La ministre de la Culture
et des Communications,

Line Beauchamp

Au service de notre patrimoine religieux

À titre de directeur général de l'une de nos grandes institutions nationales et de spécialiste de l'histoire de l'art du Québec, je suis fier que l'on ait souhaité m'associer à la présentation de l'exposition *Le Trésor de Saint-Martin*, à la Salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval.

Assortie d'une publication réunissant les textes de plusieurs chercheurs, cette initiative originale permettra à toute une collectivité de redécouvrir et d'apprécier une part de son héritage artistique. Incidemment, on ne saurait s'étonner de ce que le Musée national des beaux-arts du Québec soit le principal prêteur pour cette exposition d'art religieux, notre engagement institutionnel à ce chapitre ne s'étant jamais démenti depuis les années 1930. Décennie après décennie, les responsables du Musée auront en effet veillé à la sauvegarde, à la conservation, à la restauration, à la mise en valeur et à la diffusion de plusieurs éléments essentiels et représentatifs de notre patrimoine religieux ancien et moderne, notamment celui de la paroisse Saint-Martin. À l'instar du personnage principal du grand relief en bois polychrome exécuté par François Guernon dit de Belleville, nous sommes très heureux de pouvoir poser aujourd'hui un nouveau geste identitaire à l'enseigne du partage et de l'appropriation.

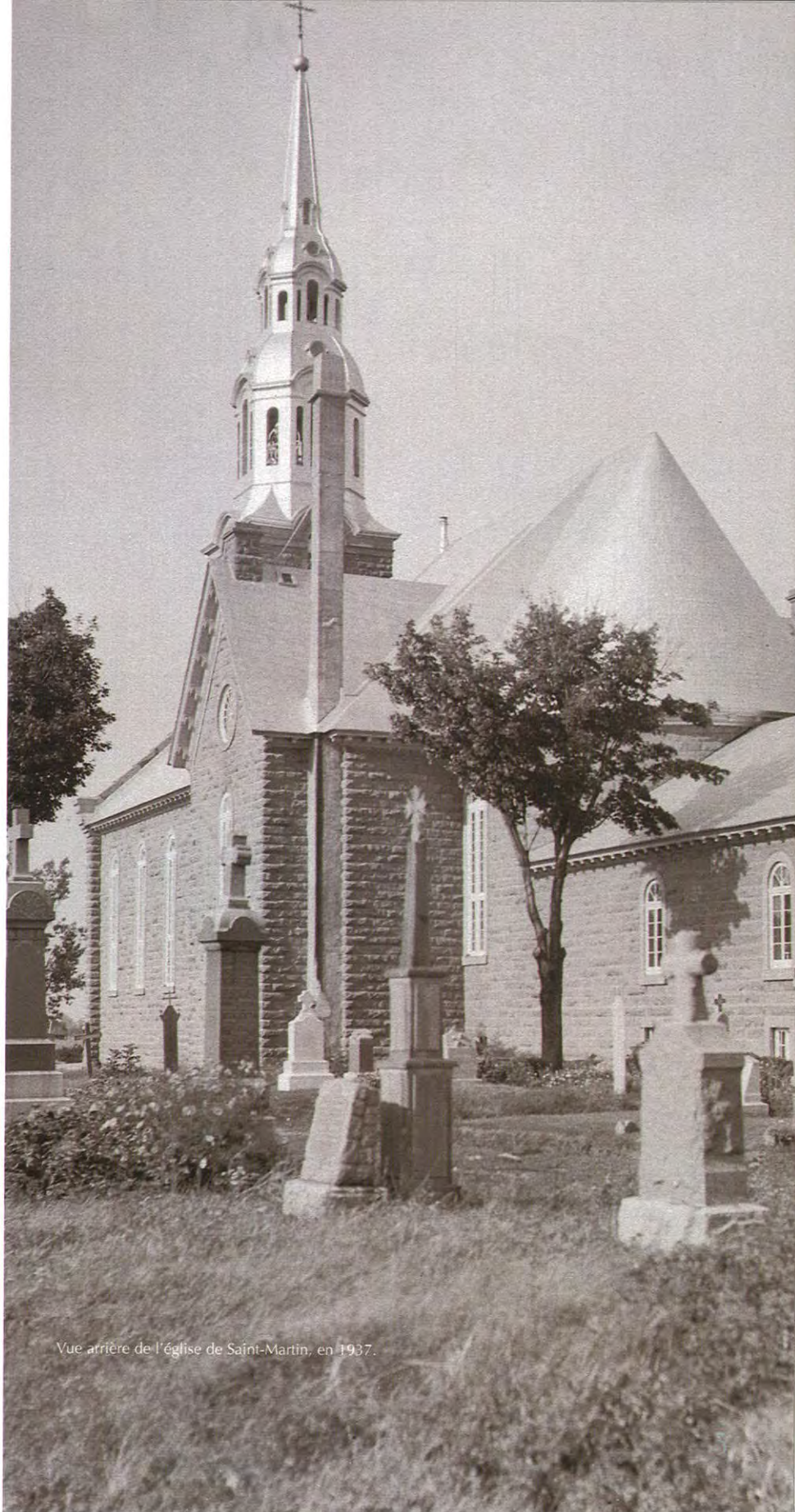
En terminant, je tiens à féliciter madame Christiane Brault et chacun de ses collaborateurs pour avoir su réunir et remettre en lumière les composantes du trésor de Saint-Martin au gré d'une manifestation qui, je n'en doute pas, saura s'inscrire dans la mémoire de plusieurs générations.

Le directeur général du Musée national
des beaux-arts du Québec,



John R. Porter, CQ, MSRC

Photo: Archives nationales du Québec/E6 S8 P-4912 B8



Vue arrière de l'église de Saint-Martin, en 1937.

La renaissance d'une mémoire collective

La richesse patrimoniale de la paroisse Saint-Martin est aujourd'hui mise en valeur par quelques bâtiments d'époque qui sont un bien pâle reflet de ce magnifique village, où se sont illustrés de grands personnages. Saint-Martin tire son histoire de son église et des événements qui s'y sont succédé au fil des ans. Le plus marquant d'entre eux se déroule le 19 mai 1942, alors que la foudre frappe le clocher de l'église paroissiale, qui s'enflamme. L'ampleur du sinistre est telle que des gens de toutes les villes avoisinantes accourent sur les lieux.

Avant que le clocher ne s'écroule, les paroissiens réussissent à sauver l'essentiel des éléments liturgiques et des biens mobiliers religieux, mais plusieurs œuvres resteront enfouies dans les décombres, alors que d'autres disparaîtront à jamais. Ce n'est que huit ans plus tard que la nouvelle église sera ouverte au culte, et en attendant, on ne sait trop que faire des pièces qui ont été arrachées aux flammes. L'histoire de cette paroisse ne tient donc plus qu'à quelques écrits laissés au passage, et la mémoire d'un trésor acquis par les premiers paroissiens au tournant du XVIII^e siècle s'efface peu à peu.

Qu'est-il advenu du trésor de Saint-Martin ? Publiée en 1994, une étude ethno-historique des villages d'antan laisse entendre que le Musée du Québec a acquis certaines œuvres. La paroisse n'en possédait plus que

quelques-unes, les archives donnaient peu d'indices, et le souvenir de ce bien collectif est pratiquement tombé dans l'oubli. Retracer une partie du patrimoine lavallois, rechercher les œuvres des artistes les plus prolifiques de l'époque qui ont foulé le sol de l'île Jésus, suivre leur cheminement à travers les écrits et faire renaître le trésor : tel était le défi qui se posait à nous au début de l'année 2004.

La découverte de certaines pièces maîtresses s'est rapidement précisée ; les livres se sont ouverts peu à peu et nous ont révélé tout un pan de l'histoire de Saint-Martin. Heureusement, différentes institutions muséales ont acquis, sauvé à nouveau puis conservé dans des conditions optimales près d'une quarantaine d'œuvres d'art. Dans notre reconstitution de ce patrimoine, nous avons aussi voulu préserver la mémoire des paroissiens présents sur les lieux de l'incendie, retracer avec eux l'histoire du trésor et la réécrire avec les acteurs d'hier et d'aujourd'hui, afin d'en laisser un témoignage aux générations futures.

Dès lors se dessinait une exposition qui allait réunir l'entièreté des pièces du trésor et qui témoignerait du tissu culturel et social des premiers habitants de Saint-Martin. Il nous apparaissait important de souligner également le génie des artisans de l'époque, de situer l'histoire dans son contexte et de perpétuer à jamais notre mémoire collective. Pour ce faire, nous allions nous permettre, l'espace de quelques semaines, de nous réapproprier notre héritage : le Trésor de Saint-Martin.



Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 11,3 cm x 18,6 cm x 4,7 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (55.264.05).



Philippe Liébert, *Porte de tabernacle ornée d'une représentation du Bon Pasteur*, 1798, bois décapé, 45,3 cm x 22,2 cm x 5 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (55.196).



Photo prise lors de l'incendie de la paroisse Saint-Martin, le 19 mai 1942.



Photo: Archives nationales du Québec / F6 S8 P-4917 A-7

Attribué à l'atelier des Écores, *Le Baptême du Christ*, v. 1813, pin polychrome. Deux personnages détachés ont été acquis par l'église Saint-François-de-Sales, à Laval.



Photo: Archives nationales du Québec / F6 S8 P-4919A E-3

Philippe Liébert, *Porte de tabernacle ornée d'une représentation de la Madone et l'enfant*, 1798, 45,3 cm x 22,2 cm x 5 cm (approx.), localisation inconnue. Têtes d'anges sculptées par Elzéar Soucy.

La fondation de la paroisse et le cheminement des œuvres

Obligés de se transporter à Saint-Vincent-de-Paul pour les offices divins, les habitants du sud-ouest de l'île Jésus obtiennent, en novembre 1770, l'autorisation de fonder une nouvelle paroisse, mais le projet n'a aucune suite dans l'immédiat.

Depuis la Conquête, M^{gr} Jean-Olivier Briand, évêque de Québec, fait face à une pénurie de prêtres. Les gouverneurs de la colonie lui refusent le droit d'en faire venir de France, ce qui l'oblige à revoir les limites territoriales de plusieurs paroisses. Cherchant à rationaliser les cures sur l'île Jésus, il décide, en 1768, de déplacer les églises Saint-François-de-Sales et Sainte-Rose-de-Lima environ quatre milles plus à l'ouest : « Dès que je vis même à Londres que ne pourrais avoir des prêtres de France, je conçus qu'il falloit diminuer le nombres de psses [paroisses] et qu'il falloit donner une plus grande étendue aux psses à celles qu'on érigerait dans la suite et consé- quement je répondis à Mrs du Séminaire [celui-ci étant seigneur de l'île Jésus] qui voulaient une 4^e psse que cela etoit impossible, qu'il fallait unir le bas de Ste Rose à St François et remonter Ste Rose plus haut¹. » Le prélat se fait toutefois accommodant en créant, en 1774, une quatrième paroisse, Saint-Martin, issue du démembrement de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul.

Entretemps, les paroissiens de Sainte-Rose refusent le nouvel emplacement de leur église et intentent un procès à M^{gr} Briand², qui les prive alors des sacrements. Cet interdit reste en vigueur jusqu'en 1780. À cette époque, la paroisse est desservie, à titre de mission, par le curé de Saint-Martin, Louis Payet, qui doit donc transporter les ornements et les vases sacrés du presbytère de Sainte-Rose, situé sur l'ancien site, à l'est, à Saint-Martin.

Dans ce contexte de controverse, l'évêque de Québec place l'église de Saint-Martin à l'intérieur des terres, afin de desservir la population de l'ouest de l'île Jésus, la paroisse Sainte-Rose ayant temporairement cessé d'exister. L'évêque tient compte de la situation centrale du lieu et de l'existence d'un chemin de traverse, à proximité. Le curé Payet reconnaît que « c'est le lieu le plus convenable a tous égards cest un coteau , il y a une source deau vivre pour la commodité des travaux et l'usage du curé. Ailleurs il ny en a pas de semblable, ny même d'approchant sans trop descendre leglise³ ».

Antoine Bergeron et Jean-Baptiste Villaine dit Bellerose cèdent à même leurs terres un terrain de deux arpents de front sur trois de profondeur, sur lequel seront construits le presbytère et le temple. De son côté, M^{gr} Briand fournit la somme de 1 200 livres pour l'édification du presbytère, qui sert aussi de lieu de culte en attendant que soit construite l'église. Bâti au cours de l'été 1774, le presbytère mesure 55 pieds de longueur sur 39 de largeur. « Les murs en sont d'une profondeur et d'une force extraordinaire, écrit le curé Louis Payet, le haut ou je ferat l'office aurat plus de décence et de grace qu'en aucun lieu⁴. »

La première église et l'achat des œuvres d'art

Le 15 avril 1782, les trois syndics de la fabrique signent une entente avec le maître-maçon et entrepreneur Augustin Grégoire pour la construction de l'église en présence du curé Payet, qui sert de témoin. Le contrat prévoit que la bâtisse devra mesurer 106 pieds sur 46 et être en pierre de taille. Les syndics s'engagent à fournir tous les matériaux nécessaires « et les ustensils propres à les mettre en œuvre, cest a dire échaffaux, échelles, etc. », ainsi qu'à nourrir et à loger le maître et ses ouvriers, « qui ne seront pas moins que 5 le plus

convenablement qu'il serat possible». On demande à l'entrepreneur que la maçonnerie soit faite sans crépis, « mais à joins couverts à plate et que la face de l'église soit massonnée à joins quarés depuis le bas jusques au haut ». Il est aussi prévu que les murs soient blanchis de deux couches et « les enduits dressés au bouclier ».

Les travaux de construction débutent le 11 juin 1782. Le curé Payet et un dénommé Bauzéle bénissent alors la pierre angulaire. Construite en bordure de la côte Saint-Martin, du côté ouest du presbytère, l'église est terminée en 1785 et bénie le 21 septembre de la même année.

La fabrique acquiert son premier vase sacré, un ciboire, en 1787⁶. L'année suivante, elle commande un autel au peintre et sculpteur montréalais Philippe Liébert puis, en 1789, un tabernacle⁷. Celui-ci produira la majeure partie du mobilier liturgique de Saint-Martin.

Deux autels et leurs tabernacles, de même que des chandeliers, sont transportés à Québec dans des caisses pour être dorés par les religieuses de l'Hôtel-Dieu entre 1791 et 1798⁸. Une somme de 231 livres françaises est versée en 1798 à l'abbé Jean-Baptiste Lahaille, du Séminaire de Québec, pour l'achat de 70 livrets d'or qui serviront aux travaux de dorure.

En 1793 et 1794, la fabrique se procure ses deux premiers tableaux : *Marie, secours des chrétiens* et *le Miracle de Saint-Antoine*, du peintre François Malepart de Beaucourt. D'autres tableaux, attribués au peintre Louis Dulongpré, sont achetés à partir de 1811. Du côté de l'orfèvrerie, la fabrique achète une première paire de burettes en 1789, puis une autre, en argent, en 1796. En 1800, elle se procure une magnifique lampe de sanctuaire, œuvre de l'orfèvre Robert Cruickshank. Après 1800, la paroisse achète d'autres pièces exécutées par Pierre Huguet dit Latour (un ciboire, un bénitier et son goupillon, un encensoir et sa navette, ainsi qu'un boîtier aux saintes huiles), François Ranvoyzé (un calice et une patène) et Laurent Amiot (un calice et une patène).



Bibliothèque et archives Canada/E003719273

Construction d'une nouvelle façade et ajout de deux tours

Profitant du fait que le clocher, dont la flèche est pourrie, doit être réparé, le curé Michel Brunet cherche à convaincre ses paroissiens de la pertinence d'agrandir l'église. Il propose donc de reconstruire la façade en y ajoutant un nouveau portail et deux tours, surmontées de clochers. Dans une requête expédiée à M^{re} Plessis en 1820, 175 paroissiens mettent en doute le bien-fondé de « démolir et [d']abattre la façade entière de l'église⁹ », jugeant plus utile de réparer seulement le clocher et le perron. Les opposants au projet allèguent que le poids de la nouvelle façade risquerait d'affaiblir les murs existants : « [...] il pourrait naître des inconvénients encore plus graves de la construction de ce nouveau portail, de ces tours et clochers qui ne pourraient être si bien liés aux anciens murs... ». Ce projet est pourtant réalisé en 1823, alors que les syndics concluent des marchés avec l'architecte René Saint-James, de Saint-Vincent-Paul, et avec le maître-maçon François Labelle, de Sainte-Rose¹⁰.

L'avenir donnera raison aux opposants : dès l'année suivant sa construction, le portail se fissure de haut en bas¹¹. En 1867, l'ouverture atteint environ trois pouces dans sa partie supérieure, occasionnant d'importantes

Henry Wentworth Acland, *Intérieur d'une résidence de Saint-Martin*, aquarelle, 1860.



Henry Wentworth Acland, *Église et presbytère du village de Saint-Martin*, aquarelle, encre brune et crayon, 1860.

Bibliothèque et archives Canada/E003719272

infiltrations d'eau et de glace. À l'intérieur, les jubés menacent de s'écrouler. Un premier rapport, rédigé en 1864 par les entrepreneurs Célestin Labelle et François Dutrisac, conclut qu'il est impossible de

réparer la façade, « attendu que les clefs des chassiss sont descendus de plusieurs pouces & prêts à tomber¹² ». Dans son évaluation réalisée l'année suivante, Victor Bourgeau signale également l'existence de plusieurs fissures entre la tour ouest et la façade, qui s'affaissent.

Querelles au sujet de la construction de la deuxième église

Le 1^{er} mai 1865, des paroissiens demandent donc à l'évêque du diocèse de Montréal, M^{gr} Ignace Bourget, que l'on répare ou reconstruise la sacristie et l'église, « maintenant trop petite pour contenir la foule qui s'y rend les jours consacrés au culte, ce qui les gêne fort dans l'exercice de leurs devoirs religieux¹³ ». La décision de construire une nouvelle église est prise à l'automne de cette même année. En plus d'en fixer les dimensions (140 pieds sur 60), l'évêque en détermine l'emplacement : elle sera édifée sur un petit coteau, derrière l'ancien temple, « vis à vis la clôture qui sépare le cimetière du jardin de Mr le Curé¹⁴ ». En octobre 1866, les paroissiens demandent l'autorisation de construire un plus grand temple pour le porter à 172 pieds sur 72, avec une hauteur de 36 à 40 pieds, mais ce projet se bute à l'opposition de nombreux fidèles, qui convoquent une assemblée en décembre 1866. Les opposants parviennent à faire casser la seconde ordonnance épiscopale du 17 octobre 1866, qui recommandait l'agrandissement du temple. Le 13 juillet 1868, M^{gr} Bourget ordonne de construire une nouvelle église et crée une cinquième paroisse,

Sainte-Dorothée, qui est érigée canoniquement le 29 janvier 1869, dans la partie sud-ouest de l'île. L'évêque refuse toutefois de démembrer le bas de la paroisse Saint-Martin.

Lors de l'assemblée des paroissiens du 26 juillet 1868, il est décidé que trois marguilliers remplaceront les cinq syndics élus en 1865, et le curé Pierre-Célestin Dubé est désigné comme procureur. C'est le 19 juillet 1869 que l'on entreprend finalement les travaux, financés par des contributions volontaires et non par une répartition légale, ce qui a pour effet d'allonger considérablement les délais. Devant la lenteur des travaux, M^{gr} Bourget enjoint les récalcitrants à cotiser rapidement, car le mauvais état de leur église risque de les priver des offices et des sacrements.

¹ Archives de la chancellerie de Montréal, 355-116, 770-1, octobre 1770.

² Paul Labonne, *Structuration de l'espace et économie villageoise – Deux études de cas : Saint-Martin de l'île Jésus et l'Abord-à-Plouffe (1774-1861)*, mémoire de maîtrise en histoire, Université de Montréal, 1994, p. 49.

³ Archives de la chancellerie de Montréal, 355-116, 774-2, 22 mai 1774.

⁴ Archives de la chancellerie de Montréal, 355-116, 774-3, 23 juillet 1774.

⁵ Archives paroissiales de Saint-Martin, « Marché dressé pour la batisse de l'église de St Martin en l'île Jésus entre Augustin Grégoire entrepreneur, et les syndics de la dite église », 15 avril 1782.

⁶ Archives paroissiales de Saint-Martin. Les délibérations de la fabrique pour la période de 1774 à 1838 se trouvent dans le deuxième registre des actes de baptême, de mariage et de décès, au milieu du volume.

⁷ Inventaire des œuvres d'art, dossier de l'église Saint-Martin, *Livre de comptes I*. Notes prises par Gérard Morisset et Jules Bazin au cours de la semaine du 19 septembre 1937.

⁸ *Idem*. Pour d'autres pièces de la paroisse qui ont fait l'objet de dorure ou d'argenture à Québec entre 1791 et 1798, voir John R. Porter, *L'art de la dorure au Québec du XVII^e siècle à nos jours*, Québec, Éditions Garneau, 1975, p. 172-173.

⁹ Archives de la chancellerie de Montréal, 335-116, 820-2, novembre 1820.

¹⁰ Archives nationales du Québec à Montréal, « Marché entre René Saint-James et J Bte Laurin et les autres », 31 janvier 1823, greffe du notaire Manthet-Dailleboust, minute 2596, et « Marché consenti entre François Labelle fils et les syndics pour les travaux à faire à l'église de Saint-Martin », greffe du notaire Manthet-Dailleboust, minute 2595.

¹¹ Archives paroissiales de Saint-Martin, « Notification et sommations par Sr André Laurin à Sr Louis Laurin, marguillier en charge de l'œuvre et fabrique de St-Martin », greffe du notaire André-Benjamin Papineau, minute 2750, 30 octobre 1867.

¹² Archives de la chancellerie de Montréal, 355-116, 864-2 ; « Rapport de Mr Célestin Labelle & Mr François Dutrisac », 23 juillet 1864.

¹³ Archives de la chancellerie de Montréal, 355-116, 865-3.

¹⁴ Archives de la chancellerie de Montréal, 366-116, 865-9 ; procès-verbal « Nouvelle église St-Martin », 9 août 1865.

Victor Bourgeau, un architecte de renom

Principal architecte du diocèse de Montréal sous l'épiscopat de M^{gr} Bourget et homme de confiance de l'évêque, Victor Bourgeau (1809-1888) signe près de deux cents plans de bâtiments religieux et civils au cours de sa prolifique carrière. Exerçant un véritable monopole dans le diocèse de Montréal de 1849 à 1876, il se fait le promoteur d'une architecture néo-classique et néo-gothique. Il s'inspire aussi bien d'architectes locaux tels que John Ostell, Thomas Baillairgé ou le père jésuite Félix Martin que d'architectes américains. Après la démission de M^{gr} Bourget, en 1876, il exécute surtout des commandes pour des communautés religieuses¹.

À partir de 1860, il s'adjoint les services du dessinateur Étienne-Alcibiade Leprohon². Plusieurs plans conservés à la paroisse Saint-Martin portent d'ailleurs sa signature et seront utilisés par l'architecte Marc Cinq-Mars lors de la reconstruction de l'église, en 1942.

Quand il obtient le contrat de la fabrique, en 1866, l'architecte montréalais n'en est pas à ses premières armes sur l'île Jésus, ayant déjà réalisé les plans des églises de Sainte-Rose (1850) et de Saint-Vincent-de-Paul (vers 1854), deux édifices de style néo-classique.

Pour l'église de Saint-Martin, l'architecte reprend le concept de la tour-clocher en saillie, élaboré par le père jésuite Félix Martin en 1845 pour l'église Saint-François-Xavier, à Kahnawake (anciennement Caughnawaga). Édifiées au début des années 1870, les églises de Saint-Martin et de Sainte-Dorothée présentent une certaine similarité sur le plan de la composition. De style néo-roman, elles ont une façade plutôt modeste, avec un corps central saillant surmonté d'un clocher constitué de deux lanternes et d'une flèche.

Le plan de l'église de Saint-Martin, en forme de croix latine, comprend deux courts transepts, dans lesquels seront aménagés ultérieurement deux autels latéraux. L'abside est en cul-de-four.

En 1868, Bourgeau soumet à la fabrique une estimation des coûts pour la construction de l'église, de la sacristie et d'un chemin couvert au montant de 22 984 dollars. Ces travaux coûteront plus du double, soit 52 560,29 dollars³.

En 1869, l'entrepreneur Jean-Baptiste Joly est choisi pour diriger le chantier. Les travaux sont périodiquement interrompus, faute d'argent. « Carriéristes », tailleurs de pierre, charretiers des fondations et de pierre, maçons, manœuvres et menuisiers travaillent à la journée.

En avril 1870, la paroisse fait descendre par voie d'eau une grande quantité de bois destiné à la construction de la charpente et de l'intérieur de l'édifice. L'église, en pierre de taille et dont la toiture et le clocher sont recouverts de fer blanc, est parachevée quatre ans plus tard. Le curé Dubé demande alors à M^{gr} Bourget la permission « de prendre dans l'ancienne église tous les objets qui pourraient être nécessaires et utiles à cette fin. Nous sommes à préparer l'église neuve au culte divin et à faire achever une des sacristies ». L'inauguration du temple a lieu le jour de Noël 1874.

Une voûte brute est ajoutée à l'édifice en 1879 afin d'en tempérer l'intérieur et les jubés, agrandis en 1889.

En 1882, le curé Maxime Leblanc fait ériger un nouveau presbytère derrière l'ancien. Le maître-entrepreneur Odille Lafleur propose, comme modèle, les plans du presbytère de Saint-Thomas de Joliette, qu'il a lui-même exécutés⁴. La vieille église, elle, est démolie en 1875.

¹ Raymonde Gauthier, *Construire une église au Québec – L'architecture religieuse avant 1939*, Montréal, Libre Expression, 1994, p. 129.

² *Ibid.*, p. 130.

³ Archives nationales du Québec, Montréal, E4/1-49, « État détaillé des recettes et des dépenses de la fabrique de St. Martin », du 19 juillet 1869 au 7 mars 1875.

⁴ Archives paroissiales de Saint-Martin, « Devis et marché entre Mr Odille Lafleur et Messire Max. Leblanc Ptre curé de St Martin et Mr Pierre Gauthier, Marg. Comptable », 29 juillet 1882; greffe du notaire A.-B. Papineau, minute 3932.



Victor Bourgeau (Lavaltrie, 1809-Montréal, 1888), *Vue d'une section transversale devant le jubé*, 1873, dessin couleur sur papier blanc n° 10, 67 cm x 115 cm (approx.), paroisse Saint-Martin, à Laval.

L'incendie de 1942 et la dispersion des œuvres d'art



Photo : Archives de la paroisse Saint-Martin

L'incendie de l'église de Saint-Martin, le 19 mai 1942.

Lors d'un violent orage survenu le soir du 19 mai 1942, la foudre frappe de plein fouet le clocher de l'église, qui s'enflamme¹. L'incendie met trois heures à gagner la toiture, ce qui laisse le temps aux paroissiens de sortir de l'église les œuvres d'art et une grande partie de son mobilier liturgique, qui est déposé temporairement sur la terrasse, en face de l'église, avant d'être transporté dans le presbytère et dans les maisons avoisinantes. Pendant ce temps, les pensionnaires du couvent de Sainte-Croix aident la sacristine à sortir statues, bannières et vêtements sacerdotaux de la sacristie et les mettent à l'abri dans le parloir du couvent². La conflagration ne laisse que des ruines ; seuls subsistent les murs de pierre calcinés. Il semble bien que le maître-autel et le retable aient péri dans le brasier³.

Le responsable de l'Inventaire des œuvres d'art de la Province, Gérard Morisset, accompagné de son assistant, Jules Bazin, font une visite de courtoisie à la paroisse le 2 juillet 1942. « On a réussi à sauver tous les tableaux, mais en quel état ! commente Gérard Morisset. Nous les avons trouvés dans la grange du curé, quelques-uns enroulés sur eux-mêmes, d'autres à plat ». Bazin et Morisset repartent avec la partie supérieure du tableau *Marie, secours des chrétiens*, lourdement endommagée par la chaleur durant le sinistre et donnée, semble-t-il, par le curé Coursol⁴. « Il fallut la dépecer, écrit Morisset, ce qui fut fait le 5 juillet, rue Durocher [à Montréal], sur le trottoir qui fait face au numéro 3535⁵, vers les 19 heures de relevée. Jules Bazin, Marc Cinq-Mars⁶ et moi avons tiré au sort les fragments qu'il était possible de conserver⁷. » Les trois hommes se partagent en tout 10 fragments. Étonnamment, aucun cliché ne subsiste de cette partie du tableau. Cinq fragments seront acquis par le Musée des beaux-arts du Canada⁸ et trois par le Musée national des beaux-arts du Québec⁹, qui possède

également la partie inférieure du tableau. Deux autres fragments, autrefois propriété de Gérard Morisset, sont vendus à l'Hôtel des encans en 1996 et 1999 ; l'un d'eux a quitté le Canada depuis.

Quant aux neufs toiles, la paroisse les confie à Jules Bazin le 14 novembre 1942, pour le compte de la Commission des monuments historiques qui est chargée d'en prendre soin. Jules Bazin les dépose à la Bibliothèque Saint-Sulpice, achetée l'année précédente par le gouvernement du Québec. Elles y resteront jusqu'en 1966. Lors du déménagement des journaux dans l'annexe achetée par la Bibliothèque, les toiles sont trouvées sous les combles et transportées au Musée du Québec¹⁰, qui les achètera finalement à la paroisse en 1970.

En novembre 1942, Jules Bazin transporte également les deux reliefs (le *Saint-Martin* et le *Baptême du Christ*), ainsi qu'une partie des restes des deux autels latéraux, défaits en plusieurs sections lors de l'incendie, à l'atelier du sculpteur Elzéar Soucy (1199, rue Bleury, à Montréal), pour qu'ils y soient restaurés aux frais de la Commission des monuments historiques. Plusieurs fragments des autels, dont la porte du tabernacle du *Bon Pasteur*, passent entretemps aux mains de Paul Gouin, qui les intègre à sa collection privée en 1943. Devenu président de la Commission des monuments historiques en 1955, cet ancien chef de l'Action libérale nationale et cofondateur de l'Union nationale les vend, la même année, au Musée du Québec. Pour ce qui est du tabernacle de la *Madone et l'enfant*, reconstitué par Elzéar Soucy¹¹ et remis en place dans le soubassement de l'église de Saint-Martin vers 1944, il demeure à ce jour introuvable.

Le 17 novembre 1942, la fabrique consent à faire aménager temporairement un soubassement à même



Photo : Archives nationales du Québec / E6 S8 P-4912 E-1

L'église de Saint-Martin, pendant les travaux de reconstruction dirigés par l'architecte Marc Cinq-Mars.

les anciens murs de pierre, et Marc Cinq-Mars est choisi comme architecte. L'année suivante, la fabrique accorde deux contrats à la Maison Casavant & Frères, pour l'ameublement. En 1949, Louis-Gilles Duplessis signe les plans et devis de la nouvelle église avec son associé, Maurice Labelle. Ouverte au culte le 25 décembre 1950, l'église est bénie par M^{gr} Paul-Émile Léger le 8 avril 1951. Si l'extérieur du bâtiment est en continuité avec l'œuvre de Bourgeau, l'architecture intérieure marque une nette rupture, témoignant du renouveau de l'art religieux après 1940. Les architectes s'inspirent alors largement du vocabulaire du moine dom Paul Bellot (1876-1944). Le mobilier et les œuvres d'art ancien de Saint-Martin conviennent moins bien à ce décor moderne.

La venue du curé René Pesant, en 1956, accélère la dispersion des œuvres d'art. Dès l'année suivant son arrivée, il se départit des chandeliers du maître-autel et des autels latéraux, ainsi que du chandelier pascal. En 1961, le Musée des beaux-arts du Canada rachète ce dernier de l'antiquaire montréalais John I. Russell.

En 1969, la fabrique vend pour 1 600 dollars d'œuvres d'art¹². Figurent parmi le lot trois pièces en argent massif de l'orfèvre Pierre Huguet dit Latour : le bénitier, son goupillon et le ciboire. L'acquéreur, l'antiquaire Jean Oceau, jadis secrétaire exécutif du ministère des Affaires culturelles, revend les œuvres au Detroit Institute of Arts, le 5 novembre 1969. Informé que Jean Oceau et Charles Poudrier, un rabatteur, ont offert à la paroisse la somme de 11 000 dollars pour l'achat des deux calices, de l'encensoir, de la lampe du sanctuaire, du relief du Saint-Martin, des deux crédences, ainsi que des neuf tableaux déjà entreposés au Musée du Québec, le responsable des œuvres d'art du diocèse de Montréal, l'abbé Claude Turmel, exige que la paroisse vende le tout au Musée du Québec, au même prix. La fabrique décide de conserver sa lampe du sanctuaire et son encensoir, et vend le reste des pièces au Musée pour la somme de 7 400 dollars. C'est toutefois un montant de 9 281 dollars qui apparaît au livre des comptes de 1970 pour la vente d'objets, ce qui laisse

penser que d'autres œuvres ont été vendues cette année-là sans le consentement de l'évêché, ce qui a sans doute été le cas de l'encensoir et de sa navette, évalués par les antiquaires à 600 dollars.

Le trésor de Saint-Martin n'a donc pas fini de nous livrer ses secrets...

¹ Un incident similaire s'était déjà produit en novembre 1901.

² Entrevue avec Mme Georgette Sauriol, novembre 2005. Ancienne pensionnaire du couvent, elle fut la première à apercevoir le clocher en flammes.

³ Archives nationales du Québec (Québec), Inventaire des œuvres d'art, dossier de l'église de Saint-Martin, Gérard Morisset, 1942.

⁴ Musée national des beaux-arts du Québec, « Lettre de Marc Cinq-Mars, architecte, à M. Claude Thibault », 15 septembre 1981.

⁵ Lieu de résidence de Jules Bazin.

⁶ Architecte chargé de la reconstruction de l'église en 1942 et cousin de Gérard Morisset.

⁷ « Cette inscription est datée du 2 août 1942, et porte la signature de Gérard Morisset », est-il mentionné sur la fiche technique de l'œuvre. Musée national des beaux-arts du Québec, fonds Jules-Bazin, dossier de la paroisse Saint-Martin.

⁸ En 1862, le Musée des beaux-arts du Canada acquiert deux premiers fragments représentant un ange (figure et pied) de l'antiquaire et libraire montréalais William P. Wolfe (numéros d'accession 9855.1 et 9855.2). Deux autres fragments représentant la Vierge sont donnés par l'un des trois « propriétaires originaux », Jules Bazin, en 1990 (numéros d'accession 9855.3 et 9855.4), alors que madame Madeleine Marmin, qui était en possession d'un fragment reçu de Jules Bazin, fait don de celui-ci au Musée en 1992 (numéro d'accession 9855.5).

⁹ En 1953, cette dernière institution a acheté de Louis Carrier un fragment provenant de Jules Bazin, qui l'avait probablement laissé en dépôt au Musée en 1944 (numéro d'accession 53.75). L'architecte Marc Cinq-Mars donnera au Musée ses deux fragments – deux anges ailés – en 1981 (numéro d'accession 81.272).

¹⁰ Musée national des beaux-arts du Québec; note contenue dans les dossiers sur les toiles de la paroisse Saint-Martin.

¹¹ L'artiste a sculpté trois nouvelles têtes d'ange au-dessus de la porte du tabernacle, sans savoir que les trois têtes originales étaient en la possession de Paul Guin.

¹² Archives paroissiales de la paroisse de Saint-Martin, *Délibérations de la fabrique de Saint-Martin 1938-1981, Livre du curé Pesant, reddition des comptes de 1969*, p. 44.



Attribué à l'atelier des Écores, *Le Baptême du Christ* (fragment), v. 1813, pin polychrome. Deux personnages détachés ont été acquis par l'église Saint-François-de-Sales, à Laval.

L'histoire des tableaux religieux



Louis Dulonpré (Saint-Denis, France, 1759-Saint-Hyacinthe, 1843), d'après Eustache Le Sueur (Paris, France, 1616-Paris, France, 1655), *La Messe de saint Martin*, 1819 ou avant, huile sur toile, 317 cm x 223 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (70.72).



François Malepart de Beaucourt (La Prairie, 1740-Montréal, 1794), *Marie, secours des chrétiens* (fragment), 1793, huile sur toile, 142,2 cm x 228,6 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (70.75).

François Malepart de Beaucourt (1740-1794) fut le premier peintre canadien à recevoir une formation en Europe, et c'est à lui que l'on doit les deux premiers tableaux connus de l'église de Saint-Martin, comme en fait foi un montant de 730 livres enregistré en 1793 dans le *Livre des délibérations 1782-1838* de la paroisse et un autre de 712 livres, inscrit l'année suivante. L'huile sur toile *Marie, secours des chrétiens*, signée, datée de 1793 et aujourd'hui connue grâce à divers fragments conservés dans quelques collections publiques et privées, se trouvait jadis dans le chœur, du côté de l'Épître (à droite). Ce choix iconographique particulier semble être en lien avec la dénomination identique implantée en 1571 par le pape Pie V, après la bataille navale de Lépante (Grèce), perdue par les Ottomans devant les forces de la Sainte-Ligue. Une fois les fragments reconstitués, on distingue une *Vierge à l'enfant* entourée d'anges et de têtes d'angelots ailés qui apparaissent à un groupe de naufragés et derrière lesquels coulent plusieurs navires. Construite tel un ex-voto, cette

composition unique dans l'histoire de l'art canadien n'a pas connu d'écho chez d'autres artistes québécois, et la source d'inspiration de Beaucourt nous est, pour l'heure, toujours inconnue. Ce dernier constat s'applique aussi à *La Résurrection d'un mort par saint Antoine de Padoue afin d'innocenter ses parents*, une œuvre elle aussi signée et datée de 1794 et qui se trouvait jadis dans

le chœur, du côté de l'Évangile (à gauche). Cette peinture a servi au moins à sept reprises de modèle aux peintres Louis Dulonpré (1759-1843), Jean-Baptiste Roy-Audy (1778-v. 1848) et Yves Tessier (1800-1847).

Les sept autres tableaux de l'ensemble, tous peints par Dulonpré, ont été commandés en deux temps au cours des années 1810. La première a lieu en 1811 et 1812, années durant lesquelles sont enregistrés les déboursés de 1 492 livres 12 sols et de 540 livres pour

ce qui correspond, selon nous, aux sommes versées pour quatre tableaux : deux huiles sur toile de mêmes dimensions – *La Déposition de Croix*, d'après Jean-Baptiste Jouvenet (1644-1717), et *Le Christ au jardin des Oliviers*, d'après Charles Le Brun (1619-1690) –, étaient suspendues de chaque côté de la nef, tout près des chapelles latérales. Pour le premier tableau, Dulonpré s'est inspiré de la copie anonyme du XVIII^e qui se trouve dans l'église de L'Annonciation, à Oka, celle-ci ayant elle-même pour modèle, comme l'a relevé John R. Porter en 1974, un tableau peint en 1708 pour l'église de Saint-Maclou-de-Poitou, en France. Vers les années 1775-1776, le sculpteur François Guernon dit Belleville (v. 1740-1817) s'inspira lui aussi de ce tableau anonyme pour sculpter l'un des reliefs du Calvaire d'Oka, et le peintre Antoine Plamondon reprendra le même thème en 1839 et en 1876. Pour *Le Christ au jardin des Oliviers*, nous présumons que Dulonpré a travaillé à partir d'une gravure, l'original de Le Brun n'ayant pu être localisé. L'Hôpital de Baugé (Loire), en France, possède une huile sur toile peinte au XVIII^e siècle portant sur le même sujet, mais inversé.

L'autre paire de tableaux destinée à la nef est constituée de *La Cène*, peinte d'après l'original de Jean Restout (1692-1768), aujourd'hui conservé au Snite Museum of Art de l'Université Notre-Dame, dans l'Indiana, et de *Jésus chassant les vendeurs du temple*, dont la composition initiale demeure, pour l'heure, inconnue. Ces peintures ont un format un peu plus petit que les deux autres. La copie du tableau de Restout qui décorait la chapelle Saint-Amable de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal est aujourd'hui conservée à la basilique cathédrale du même nom et a sans aucun doute servi de modèle à Dulonpré, alors qu'une gravure devrait être à l'origine de l'autre composition.

La seconde phase d'acquisition a lieu en 1819, comme en font foi un paiement de 1 200 livres pour le tableau du maître-autel et un autre de 2 000 livres pour deux

autres tableaux. Les formats de ces toiles et leur destination justifient, selon nous, l'augmentation des prix par rapport à ceux payés pour les tableaux précédents. Gérard Morisset notera que *La Messe de saint Martin*, le saint patronyme de la paroisse, est une assez bonne copie du tableau commandé en 1654 au peintre Eustache Le Sueur (1616-1655) par les bénédictins pour l'abbaye de Marmoutier et déposé au Louvre après la Révolution française. Ornant le retable de la chapelle latérale droite, *L'Adoration des Mages* a pour modèle l'œuvre peinte en 1718 par Jean Restout et conservée à l'église de Sèvres (France), comme l'a souligné Laurier Lacroix en 1999 dans l'ouvrage *Les chemins de la mémoire*. En 1832, Yves Tessier a fait une copie du tableau de Dulongpré pour orner l'église Sainte-Rose-de-Lima, à Laval. Accroché au-dessus de l'autel de la chapelle latérale gauche, *La Présentation au temple*, le seul tableau dûment signé par Dulongpré, a pour modèle l'œuvre commandée à Eustache Le Sueur vers 1654 pour la chapelle du Séminaire Saint-Sulpice de Paris et remise au Musée des beaux-arts de Marseille après la Révolution. Encore une fois, la copie ancienne du même sujet, jadis accrochée dans la nef de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal, a sûrement, elle aussi, servi de modèle à Dulongpré.

Aussi étrange que cela puisse paraître, pratiquement tout ce qu'écrivait l'abbé Joseph-Adalbert Froment (1886-1932) à propos des tableaux dans son *Histoire de Saint-Martin* (1915) est sans fondement. Un chercheur avisé aura mieux fait de se tourner vers le *Livre des délibérations 1782-1838*, un instrument indispensable auquel l'abbé Froment n'a, de toute évidence, pas eu accès avant d'écrire sur le « trésor » de Saint-Martin. Car, pour cela, il aurait fallu qu'il sache que ce précieux document est conservé dans l'un des registres des baptêmes, sépultures et mariages de la paroisse... En 1970, malgré le piètre état de conservation de ces œuvres qui ont été endommagées dans l'incendie de 1942, le Musée du Québec (aujourd'hui le Musée national des beaux-arts du Québec) se porte tout de même acquéreur des huit tableaux encore complets, ainsi que du fragment le plus important de *Marie, secours des chrétiens*, posant ainsi



Photo: Archives du journal La Presse

un geste éloquent visant à sauvegarder une partie du patrimoine québécois.

Le curé Coursol tenant dans ses mains une partie de l'œuvre *Marie, secours des chrétiens*, en mai 1942.

Bibliographie

- BAZIN, Jules. « Dulongpré, Louis », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, vol. VII, p. 276-278.
- BÉLAND, Mario (sous la direction de). *La peinture au Québec, 1820-1850 – Nouveaux regards, nouvelles perspectives*. Québec, Les Publications du Québec, 1991, 608 p.
- FROMENT, Joseph-Adalbert. *Histoire de Saint-Martin*, Joliette, Imprimerie J.-C.-A. Perrault, 1915, 118 p.
- KAREL, David. *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 962 p.
- LEBLANC, Diane. *L'iconographie de saint Antoine de Padoue dans la peinture religieuse au Québec de 1670 à 1890*, Montréal, Université Concordia, mémoire de maîtrise, 1992.
- MAJOR-FRÉGEAU, Madeleine. *La vie et l'œuvre de François Malepart de Beaucourt (1740-1794)*, Québec, ministère des Affaires culturelles, coll. Civilisation du Québec, 1979, 196 p.
- MAJOR-FRÉGEAU, Madeleine. « Malépart de Beaucourt, François », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. IV, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1980, p. 548-550.
- MORISSET, Gérard. « Saint-Martin (Île-Jésus) », *Technique*, novembre 1942, p. 603-604.
- PORTER, John R. et Jean TRUDEL. *Le Calvaire d'Oka*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1974, 125 p.

Les orfèvres de l'île Jésus



François Ranvozyé (Québec, 1739-Québec, 1819), *Calice*, entre 1771 et 1819, argent et or, 27,3 cm x 15,3 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (70.66.01).



Pierre Huguet dit Latour (Québec, 1749-Montréal, 1817), *Encensoir et sa navette*, 1816, argent, 23 cm.

Laurent Amiot (Québec, 1764-Québec, 1839), *Calice*, 1820, argent et or, 31,4 cm x 16,7 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (70.67.01).

Photo: Gérard Morisset, 1937, Archives nationales du Québec/E6 S8 P-4933-34 C-7

Entre les années 1780 et 1850, les curés de la paroisse Saint-Martin ont commandé près d'une vingtaine de pièces d'orfèvrerie religieuse aux plus grands artisans québécois de l'époque, dont François Ranvozyé (1739-1819), Robert Cruickshank (1748-1809), Pierre Huguet dit Latour (1749-1817) et Laurent Amiot (1764-1839).

Il ne reste aujourd'hui aucune trace d'un ostensor et d'un ciboire acquis en 1787, hormis l'inscription d'un paiement de 700 livres dans le *Livre de comptes I* de la paroisse. Même chose pour deux paires de burettes et leurs plateaux, payés respectivement 40 et 72 livres en 1789 et 1796. Toutefois, la fameuse lampe de sanctuaire fabriquée en 1800 par Robert Cruickshank, un orfèvre montréalais d'origine écossaise, et qui a coûté à la paroisse 1 479 livres et 2 sols (voir le *Livre des délibérations 1782-1838* et le *Livre de comptes I*), est toujours suspendue dans l'église paroissiale. Dans son *Histoire de Saint-Martin*, l'abbé Froment écrit que cette lampe est faite de « piastres françaises battues, que les paroissiens de 1785 ont généreusement offertes au curé¹ ». En 1937, pour son Inventaire des œuvres d'art, Gérard Morisset note que cette lampe ne porte aucune décoration, mais qu'elle tire sa beauté de ses proportions et de sa mouluration. À la fin des années 1960, au moment où sera vendue la presque totalité des pièces d'orfèvrerie du trésor de Saint-Martin, le souvenir – sans fondements véritables – de cette lampe évoqué des années auparavant par l'abbé Froment incitera le curé, soutenu par quelques paroissiens, à conserver ce précieux objet de culte.



Entre 1808 et 1816, l'orfèvre montréalais Huguet dit Latour reçoit une commande pour un bénitier (1808), un ciboire (1809), un boîtier et ses deux ampoules aux saintes huiles (1810), un encensoir et une navette (1816). Le bénitier et le ciboire, payés respectivement 362 livres 8 sols et 240 livres, font partie depuis 1969 de la collection du Detroit Institute of Arts (n^{os} 69.261, 69.262 et 69.263). Le boîtier et les ampoules aux saintes huiles, payés 84 livres, n'ont pas encore été localisés (le boîtier a été photographié par Gérard

Morisset en 1937), alors que l'encensoir et la navette, payés 672 livres et également photographiés par Morisset, correspondent en tous points à deux autres pièces identiques (n^{os} 24878 et 24911) données au Musée des beaux-arts du Canada en 1979, et qui proviennent de la prestigieuse collection Henry Birks d'orfèvrerie canadienne. Les pièces d'orfèvrerie d'Huguet dit Latour ne se distinguent guère de celles de ses contemporains. Dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Robert Derome et Norma Morgan concluent « qu'il ne faut pas être surpris que les pièces portant le poinçon d'Huguet aient moins d'unité esthétique que celles de François Ranvozyé, de Laurent Amiot, de Robert Cruickshank ou de Marion ; le but d'Huguet n'était pas tant que son travail fût décoratif que lucratif² ».

Un petit encensoir (payé 150 livres en 1819), deux burettes et leur plateau (pour lesquels la paroisse débourse la somme de 84 livres la même année), un ostensor sans doute exceptionnel – puisque payé la rondelette somme de 2 000 livres en 1830, le montant le plus important jamais enregistré dans les livres des comptes de la fabrique pour une pièce d'orfèvrerie –, un autre



Robert Cruickshank (Écosse, v. 1748-1809 en mer), *Lampe du sanctuaire*, 1800, argent, 240 cm x 33 cm, paroisse Saint-Martin, à Laval.

ciboire, acquis en 1836, et enfin, deux porte-Dieu, répertoriés lors de l'inventaire de 1853, sont d'autres éléments du trésor que les archives de la paroisse ont permis de retracer.

En 1970, la fabrique de la paroisse vend au Musée du Québec deux calices et deux patènes fabriqués à Québec par les fameux artisans François Ranvozy et Louis Amiot. L'ensemble de Ranvozy (n^{os} 70.66.01 et 70.66.02) ne figure pas dans les livres des comptes et est donc difficile à dater avec précision. La Société du patrimoine religieux de Saint-Hyacinthe (n^o 4.2002.2.1), le Musée des maîtres et artisans du Québec de Saint-Laurent (n^o SL 24) et le Musée national des beaux-arts du Québec (n^{os} 71.14.01 et 76.376.01) conservent des calices presque identiques, façonnés par Ranvozy entre 1771 et 1819. Le calice de Laurent Amiot (n^o 70.67.01), payé 1 080 livres en 1820, est un magnifique exemple d'orfè-

vrerie d'inspiration Louis XVI reproduisant un parfait équilibre entre formes et ornements. La fausse coupe et le pied comportent chacun quatre médaillons historiés symbolisant la passion et l'eucharistie.

¹ Joseph-Adalbert Froment, *Histoire de Saint-Martin*, Joliette, Imprimerie J.-C.-A. Perrault, 1915, p. 26.

² Robert Derome et Norma Morgan, « Hugué dit Latour, Pierre », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. V, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983, p. 481.



Pierre Hugué dit Latour
Bénitier, 1805-1810, argent,
Detroit Institute of Arts,
Josephine et Ernest Kanzler Fund (69.261).

Philippe Liébert et l'atelier des Écores



Philippe Liébert, *Chandelier pascal*, 1799, bois, 1,95 m, Musée des beaux-arts du Canada, achat (9529).

Sans conteste, c'est autour de la sculpture que s'articule le décor de nos églises au tournant du XIX^e siècle. Dans la région de Montréal, un style fantaisiste et élégant, dérivé du style Louis XV, domine le vocabulaire décoratif, où motifs végétaux et références symboliques se côtoient. À l'instar des autres paroisses, sitôt l'église de Saint-Martin terminée, les marguilliers doivent la garnir du mobilier liturgique nécessaire à l'exercice du culte. C'est d'abord un tombeau pour le maître-autel qui est commandé à Philippe Liébert (1732-1804), le sculpteur le plus en vue de la région. Ce meuble, dit « à la romaine », est livré en 1788, après avoir été doré par les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec. L'année suivante, le sculpteur réalise un tabernacle qui connaît un certain succès, puisque la paroisse Sault-au-Récollet, en 1792, en réclame un « presque semblable à celui de St martin¹ ». La réplique fut apparemment plus appréciée que le modèle car, les photographies anciennes le prouvent, le tabernacle brûlé en 1942 n'avait rien à voir avec l'esthétique de Liébert.

Après avoir installé la chaire et le banc d'œuvre (démolés lors de la reconstruction de l'église), Liébert termine les autels latéraux ; ceux-ci sont dorés par les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1798. Tout comme ceux qu'il a faits pour l'église de Vaudreuil, les tombeaux d'autel reprennent la forme de cuves antiques. Des bas-reliefs, représentant la Vierge et le Bon Pasteur, ornent les portes des réserves eucharistiques, les chapelles de Saint-Martin leur étant dédiées. À l'origine, Liébert avait rehaussé les ailes latérales du tabernacle de l'autel de la Vierge de cartouches aveugles. Quant aux motifs du *Puits de Jacob* et de la *Porte du Ciel*, ils devaient décorer l'autel du Bon Pasteur, car ces symboles rejoignent ce thème. Pourtant, en 1937, on retrouve ces motifs sur l'autel de la Vierge, signalant que les diverses parties des tabernacles ont été interverties lorsque ceux-ci ont été

remontés dans la seconde église. Finalement, en 1799, Liébert livre un chandelier pascal inspiré des torchères françaises de style Louis XIV, un modèle largement diffusé. Même l'évêque de Québec, M^{gr} Plessis, l'a apprécié au point de le faire copier en 1809 pour l'église de Nicolet² !



François Dugal (Saint-Michel-de-Bellechasse, 1794-Terrebonne, après 1852 ?). *Crédence*, entre 1824 et 1836, bois décapé, 81 cm x 99 cm x 49 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (70.64).

Le tableau sculpté du *Baptême du Christ* a été attribué à Philippe Liébert, même si rien ne permet d'accréditer cette hypothèse. On reconnaît, par ailleurs, que des œuvres semblables ont été réalisées par l'atelier des Écores, mais il est impossible d'affirmer que c'est ici le cas. Il est vrai qu'à partir de 1800, la paroisse fait affaire avec Louis Quévillon (1749-1823), un maître de l'atelier des Écores établi à Saint-Vincent-de-Paul. Le mobilier liturgique complété, il est temps de doter l'église de son décor. Après avoir fait poser la corniche autour de l'église, la fabrique commande à l'entrepreneur, en 1806, les retables du chœur et des chapelles, que l'artisan s'engage à peindre et à dorer tout comme la chaire, le banc d'œuvre et la voûte. Il est fréquent

que les sculpteurs de l'atelier des Écores s'échangent les travaux à faire, et c'est ainsi qu'Amable Charron (1785-1844) est responsable du chantier en 1808³. Ce décor est disparu avec la première église; il n'en reste rien.

En 1823, René Saint-James (1785-1837), un maître de l'atelier des Écores, signe une entente pour des travaux d'agrandissement de l'église. Le sculpteur ne travaillera toutefois pas à Saint-Martin puisque, l'année suivante, il s'empresse de répartir les tâches en confiant la menuiserie à un charpentier local⁴ et la sculpture à son associé, François Dugal⁵ (1794-après 1852?). La présence de ce dernier à Saint-Martin entre 1824 et 1836 permet de comprendre l'existence du tabernacle néo-classique du maître-autel. En effet, à la même période, le sculpteur travaille aussi à La Présentation⁶, où il réalise un maître-autel dont le tabernacle est une copie de celui de l'église de Marieville, conçu en 1812-1813 par François Baillairgé⁷ (1759-1830), un sculpteur de Québec. À Saint-Martin, Dugal reprend l'ordonnance générale du tabernacle de La Présentation en intégrant un fronton triangulaire, plutôt qu'en demi-cercle, dans la partie centrale de l'étage de la monstrance. Finalement, il convient d'attribuer à cet artisan les délicates crédences au décor de rocailles de style Louis XV. L'élégance et la finesse de la sculpture ornementale de ces consoles sont en effet caractéristiques de l'esthétique de ce sculpteur.

¹ Ministère des Affaires culturelles, *Église de la Visitation de la Bienheureuse-Vierge-Marie*, Inventaire des biens culturels, 1973, p. 19.

² François Cormier, « Le chandelier de monsieur Raimbault », *Les Cahiers nicolétains*, vol. 2, n° 2, juin 1980, p. 54-62.

³ Bibliothèque des archives nationales du Québec à Montréal, greffe Jean-Baptiste Constantin, n° 967, 13 juillet 1812.

⁴ Bibliothèque des archives nationales du Québec à Montréal, greffe Jean-Baptiste Constantin, n° 2861, 8 mai 1824.

⁵ Bibliothèque des archives nationales du Québec à Montréal, greffe Jean-Baptiste Constantin, n° 2845, 14 avril 1824.

⁶ Joanne Chagnon, « Œuvres d'art de l'église de La Présentation-de-la-Sainte-Vierge » dans Commission des biens culturels, *Les Chemins de la mémoire – Biens mobiliers du Québec*, Québec, Commission des biens culturels/Les Publications du Québec, tome III, 1999, p. 269-270.

⁷ John R. Porter et Jean Bélisle, *La sculpture ancienne au Québec – Trois siècles d'art religieux et profane*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1986, p. 286-287.

Photo: Archives nationales du Québec/EGS8P4916A3



Maître autel, bois sculpté, dimensions inconnues.

Le relief du tableau *Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre*



François Guernon dit Belleville, (attribué à) (Paris, France, 1740-Saint-Jacques, 1817), *Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre*, 1791, pin polychrome, 275,7 cm x 182,7 cm x 7,8 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (70.63).

S'il est une œuvre qui a marqué de façon significative la mémoire des paroissiens de Saint-Martin, c'est sans contredit le grand tableau-sculpture en bois polychrome représentant leur saint patron, né vers 315, en Pannonie, une ancienne région de l'Europe centrale. Le jeune Martin joint les rangs de l'armée romaine dès l'âge de quinze ans. À Amiens, au cours de l'hiver 337, il rencontre un pauvre grelottant de froid. Saisissant son épée, il coupe son manteau et lui en remet une partie. Dans l'intendance de cette armée, on ne finançait que la moitié de l'équipement, et le reste était à la charge du soldat ; c'est pourquoi il n'offrit au mendiant que la part dont il était propriétaire. La nuit suivante, il a une vision du Christ portant le manteau et quitte alors la vie militaire. Il fonde plus tard le monastère de Ligugé et devient évêque de Tours. Vivant dans la plus grande austérité, il meurt vers 397. Son tombeau, très vénéré, repose à Tours, dans la crypte de la basilique Saint-Martin.



Photo : Danielle Raymond

François Guernon dit Belleville, *La rencontre de sainte Véronique*, vers 1775, pin polychrome, 221 cm x 161 cm, paroisse historique L'Annonciation, à Oka. Cette œuvre fait partie des sept reliefs présentés dans la chapelle Kateri.

Le tableau *Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre* illustre cet épisode de la vie du jeune Martin. L'iconographie de cette scène a été reprise à maintes occasions et sous diverses formes – enluminure, estampe, sculpture ou huile sur toile – dans des dizaines d'églises, à la grandeur de l'Europe. Nous avons tenté de faire un rapprochement avec des œuvres réalisées au début du XVIII^e siècle, soit la période précédant la réalisation du tableau de la paroisse Saint-Martin

de l'île Jésus, et de voir quelles étaient celles qui présentaient des éléments se rapprochant de notre composition. Notre recherche nous a permis de découvrir trois œuvres : d'abord, une huile sur toile réalisée dans la ville de Touraine, en Indre-et-Loire.

Ce tableau reprend le positionnement des personnages et le décor extérieur. Les deux autres ont été retracées en Belgique : celui qui se trouve à Oisquerque montre les mêmes coloris et motifs pour le saint Martin, le mendiant et la couverture du cheval ; l'autre, une encre de Englebert Fisen (1665-1733) réalisée en 1717, est pratiquement identique à notre saint Martin. Ce dessin a servi de modèle pour un tableau qui se trouve dans la salle du chapitre de l'église de Saint-Martin, à Liège¹.

Il est difficile d'apporter des précisions sur les circonstances de l'acquisition de l'œuvre par la paroisse Saint-Martin. Toutefois, les extraits des délibérations paroissiales tenues à l'époque précisent qu'un acompte de 200 livres a été versé à Philippe Liébert pour un tableau au-dessus du maître-autel en 1790² et qu'il a reçu l'année suivante un paiement final pour cette même œuvre. Nous pouvons avancer l'hypothèse qu'il s'agit du relief de Saint-Martin. Bien qu'il existait un autre tableau-sculpture, celui du *Baptême du Christ*, il semble plus probable que ce soit le tableau dédié au saint patron qui ait été dans le chœur, entre les deux peintures de François Malepart de Beaucourt. En 1819, on le remplacera par une peinture de Louis Dulongpré : la *Messe de Saint-Martin*.

Philippe Liébert, qui a travaillé à la paroisse Saint-Martin entre 1788 et 1799, aurait pu sous-traiter sa commande à François Guernon dit Belleville, qui a exécuté ce même genre d'œuvre pour le Calvaire d'Oka.

C'est à partir de comparaisons effectuées avec les ouvrages réalisés à la Mission du lac des Deux-Montagnes que John R. Porter et Jean Trudel font un rapprochement entre Guernon dit Belleville et le relief de Saint-Martin. Ils relèvent des similitudes frappantes

non seulement sur le plan de la technique d'exécution, mais aussi entre certains éléments de la composition qui apparaissent dans *La rencontre de sainte Véronique*³. Il existe en effet une analogie évidente dans la manière de représenter la tête du cheval, les drapés des tissus et les traits des personnages.

De Philippe Liébert à François Guernon dit Belleville

Né à Paris vers 1740, François Guernon dit Belleville, militaire grenadier dans le régiment de Berry, traverse l'Atlantique en 1757 pour rejoindre les troupes du marquis de Montcalm, à Québec. Après la Conquête britannique de 1760 et une fois la paix revenue, il reste au pays. C'est dans la région de L'Assomption, où les troupes françaises ont séjourné durant les longs mois d'hiver⁴, qu'il s'établit et obtient son premier contrat comme sculpteur sous la direction de Philippe Liébert. On ignore s'ils s'associèrent par la suite.

Alors que s'organise la paroisse Saint-Martin, Guernon dit Belleville travaille dans une localité voisine à la réalisation de sept reliefs, vers 1775-1776. La commande qui lui est adressée vise à remplacer les tableaux en peinture « destinés à l'ornementation d'édicules de pierre distribuées le long d'un sentier situé en pleine forêt⁵ », que les sulpiciens avaient fait ériger à la Mission du lac des Deux-Montagnes. L'artiste retourne vivre dans sa région d'adoption au moins jusqu'en 1792, pour y réaliser différents contrats. Il meurt le 17 août 1817.

Pour ses reliefs, François Guernon dit Belleville fabriquait d'abord un panneau composé de huit planches assemblées verticalement et fixées par des clés d'aronde. Il sculptait les personnages ainsi que les éléments de la composition « dans des pièces de pin d'épaisseur variée, créant ainsi des effets des perspectives⁶ », qu'il appliquait sur le tableau avec de la colle et des clous. Longtemps attribué à Philippe Liébert, c'est sur la foi de ces correspondances techniques que l'on attribue maintenant le tableau de saint Martin à François Guernon dit Belleville.

Sauvé de l'incendie de 1942 et restauré l'année suivante par Elzéar Soucy pour le compte de la Commission des monuments historiques, le tableau-relief prend le chemin du Musée du Québec, qui en fait l'acquisition en 1970. Véritable joyau du patrimoine québécois, on le confie au personnel du Centre de conservation du Québec, qui entreprend en 1989 un vaste programme de restauration visant à lui redonner la prestance d'origine masquée par les couches de vernis et de peinture qui lui ont été appliquées au fil des ans.



© Institut royal du patrimoine artistique de Bruxelles

¹ Au sujet de l'œuvre de Englebert Fisen, échange de correspondance entre Jacques Desrochers et Mario Béland, dossier du Musée national des beaux-arts du Québec, pièce n° 70.63.

² Archives paroissiales de Saint-Martin, registre des délibérations tenues entre 1782 et 1838.

³ Porter John R. et Jean Trudel, *Le Calvaire d'Oka*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1994, p. 101.

⁴ Dossier biographique de François Guernon dit Belleville réalisé par Firmin Belleville (2000), prêté par Michel Guernon.

⁵ Porter, John R. et Jean Bélisle, *La sculpture ancienne au Québec – Trois siècles d'art religieux et profane*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1986, p. 128.

⁶ Lepage, Michèle, *Restauration en sculpture ancienne*, Québec, Musée du Québec, 1994, p. 109.

Englebert Fisen (1665-1733), *La charité de Saint-Martin*, 1717, encre, 20 cm x 13,9 cm, dessin pour un tableau, salle du Chapitre, église de Saint-Martin, Liège. Conservé au cabinet des estampes et des dessins, Liège (86).

La restauration d'un joyau



Photo: Michel Élie © Centre de conservation du Québec

François Guernon dit Belleville (attribué à), *Détail du visage de Saint-Martin avant traitement.*

Créé au printemps de 1979 par le gouvernement du Québec, le Centre de conservation du Québec participe à la conservation préventive et à la restauration du patrimoine qui témoigne de notre histoire. Son mandat consiste à fournir des services professionnels de restauration et d'expertise, et à encourager le développement de la connaissance, des compétences et des aménagements nécessaires à une meilleure conservation du patrimoine.

Acquis par le Musée national des beaux-arts du Québec en 1970, le tableau-relief *Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre* a été confié au Centre de conservation du Québec qui a entrepris, en 1989, les premiers examens avant la restauration.

L'examen du relief

Au cours de l'examen de l'œuvre attribuée à François Guernon dit Belleville, on a observé, entre autres, que la structure du tableau avait été considérablement endommagée, à la suite de l'ajout d'un nouveau cadre.

Les planches, de même que les clés originales dans lesquelles elles s'inséraient, avaient été amincies et raccourcies. La clé inférieure avait été remplacée par une pièce de bois grossièrement taillée. De plus, une partie de l'œil droit du cheval, de même que l'extrémité du rocher sous le sabot, avaient elles aussi subi des modifications.

Lors des examens visuels préliminaires au traitement,

les photographies sous fluorescence d'ultraviolets avaient fait ressortir l'inégalité du vernis ainsi que les multiples repeints. Par ailleurs, la photographie sous rayonnement infrarouge révélait que sous toutes ses épaisseurs, la polychromie originale était plutôt en bon état.

Une étude physicochimique de la polychromie a établi que, de façon générale, le bois est recouvert d'une couche de blanc de plomb à l'huile, puis d'une couche de polychromie, et parfois de deux. La feuille d'or, elle, était posée sur une mixtion couvrant la couche de blanc de plomb. Par la suite, un épais vernis à l'huile contenant des résines naturelles aurait été appliqué sur l'ensemble; un repeint à l'huile était visible par endroits.

Une intervention majeure s'imposait donc, pour redonner toute sa solidité au support tout en permettant le jeu du bois, mais aussi pour rendre son éclat à la polychromie d'origine. La couleur étant un élément important dans cette œuvre, il était tout à fait indiqué de dégager le vernis et les repeints gênants, afin de retrouver la couche picturale originale. Ce travail a d'ailleurs constitué la plus longue étape de la restauration de cette œuvre, mais aussi celle qui a produit les résultats les plus spectaculaires.

La restauration

Le traitement du support a permis de redonner forme à l'ensemble et de consolider le bois au besoin. Le réassemblage des planches, des clés et des appliques a donné à l'œuvre une plus grande solidité.

Le remontage de la tête du cheval dans sa position d'origine a créé un vide trop distrayant entre les deux appliques, à la hauteur de l'encolure de l'animal. On a donc jugé nécessaire de reconstruire cette partie manquante de l'encolure, qui a permis en plus de garantir une fixation plus stable à l'assemblage des appliques. Le rocher manquant, par contre, n'a pas été remplacé. Cette opération aurait été une pure interprétation, et la lecture de l'œuvre dans son ensemble n'en aurait pas été améliorée pour autant. Pour compléter le remontage, on a également réalisé les masticages, suivis de la retouche. C'est alors qu'à la

Photo: Michel Élie © Centre de conservation du Québec



François Guernon dit Belleville (attribué à), *Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre*, après démontage des appliques pour tenter de diminuer l'espacement entre les planches centrales.

manière d'un tableau-relief, l'œuvre a pu être réinstallée dans un nouveau cadre spécialement conçu pour permettre le jeu normal du bois. Le cadre figurant sur les photos de 1928 a servi de modèle pour le dessin et pour les dimensions de la moulure.

Le travail s'est déroulé sur une période de quatre ans et a nécessité environ 2000 heures de travail. Le traitement de ce tableau-relief constitue l'un des projets majeurs de restauration en sculpture ancienne au Québec.

La restauration des plans de Victor Bourgeau

Partenaire privilégié dans la restauration des œuvres du trésor de Saint-Martin, le Centre de conservation du Québec acceptait, en 2006, une première demande de Ville de Laval pour une remise en forme de huit des vingt-quatre dessins de l'architecte Victor Bourgeau, conservés dans les archives de la paroisse Saint-Martin. À leur arrivée au Centre, les plans étaient enroulés dans le sens longitudinal des planches.

De plus, ils étaient sales et présentaient de multiples altérations au niveau des bordures, de même que d'importantes déchirures, parfois accompagnées de lacunes, aux extrémités des documents.

Afin de faciliter leur manipulation, les planches ont d'abord été remises à plat. Elles ont ensuite été nettoyées, puis, les déchirures et les lacunes les plus importantes ont été stabilisées. Ce traitement temporaire a été réalisé pour permettre le montage des planches en passe-partout.

Cette première étape de la restauration des planches architecturales a pris fin en février 2006, afin de faciliter la présentation des plans lors de l'exposition *Le Trésor de Saint-Martin*.

Extraits du texte de Michèle Lepage publié dans *Restauration en sculpture ancienne*, Mario Béland, directeur, Québec, Musée du Québec et Centre de conservation du Québec, 1994.



Victor Bourgeau, *Vue d'une section longitudinale*, 1869, dessin couleur sur papier blanc n° 7, 67 cm x 115 cm (approx.), paroisse Saint-Martin, à Laval.

Restaurateurs à l'œuvre, pendant le dégageant des repeints et du vernis décoloré du relief *Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre*, attribué à François Guernon dit Belleville.



Marie, secours des chrétiens

Marie, secours des chrétiens, œuvre réalisée par le peintre François Malepart de Beaucourt en 1793, a été lourdement endommagée lors de l'incendie. Elle mesurait 325 centimètres sur 228 centimètres. Voici quelques notes laissées par Gérard Morisset et une première tentative de reconstitution du tableau.



- (1) **Marie est debout sur des nuages.** Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 73 cm x 38.5 cm, don de Jules Bazin en 1990 (9855.3).
- (2) **Fragment représentant la main de la Vierge.** Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 29,7 cm x 21 cm, don de Jules Bazin en 1990 (9855.4).
- (3) **Enfant vêtu d'une chemise beige et d'une écharpe vermillon. Sur une photo prise par Morisset, on distingue bien l'enfant, à gauche de la Vierge.** Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 54,8 cm x 36,7 cm, achat en 1962 (9855.1).
- (4) **À gauche de la Vierge et de l'enfant que l'on vient de décrire, un ange adulte, qui porte des ailes « nature » et une robe d'un bleu de velours, tend les bras.** Musée national des beaux-arts du Québec, 43,4 cm x 54 cm, don de Marc Cinq-Mars (81.272).
- (5) **Sur la toile que tient le curé Coursol, on peut aisément reconnaître la position qu'occupait l'autre ange de ce même tableau, qui porte la robe blanche.** Musée national des beaux-arts du Québec, 45 cm x 54 cm, don de Marc Cinq-Mars (81.272).
- (6) **Fragment représentant une main de la Vierge que nous avons plutôt attribuée à l'ange.** Musée des beaux-arts du Canada, 17,5 cm x 10,7 cm, Ottawa, don de Madeline Marmin, Nantes (France), en 1992 (9855.5).
- (7) **Pied de l'ange, attribué à l'enfant.** Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 21,9 cm x 15 cm, achat en 1962 (9855.2).
- (8) **À droite, deux anges aux ailes déployées regardent vers la terre; l'un est vêtu de blanc, l'autre de bleu. Au-dessus d'eux, un listel: SECOURS DES CHRÉTIENS.** Musée national des beaux-arts du Québec, achat (53.75).
- (9) **Au-dessus du listel, une admirable tête d'angelot, légèrement tournée vers la gauche; figure de fillette un peu mélancolique avec de belles boucles tour à tour blondes et châtain. En bas, à sa gauche, fragment d'inscription.** Œuvre vendue aux enchères à l'Hôtel des encans de Montréal, en 1996.
- (10) **Plusieurs têtes d'angelots près des nuages.** Œuvre vendue aux enchères à l'Hôtel des encans de Montréal, en octobre 1999.
- (11) **La partie inférieure de la toile, un fragment représentant une femme soutenue par un homme ainsi que deux naufragés devant un navire à la dérive.** Musée national des beaux-arts du Québec, Québec, 142,2 cm x 228,6 cm, achat (70.75).

Autel latéral du Bon Pasteur

Plusieurs pièces des autels latéraux réalisés par Philippe Liébert en 1798 pour l'église de Saint-Martin ont été acquises de la collection de Paul Gouin par le Musée national des beaux-arts du Québec, en 1955.

Les éléments suivants proviennent des deux autels latéraux. Pour les besoins de la reconstitution, nous les avons inclus dans la présentation, afin de donner un meilleur aperçu des travaux réalisés.

- (1) Porte de tabernacle d'une représentation du Bon Pasteur, bois décapé, 45,3 cm x 22,2 cm x 5 cm (55.196).
- (2) Fragment de tabernacle, bois monochrome doré, 86 cm x 71 cm x 13 cm (55.261.01). Provient de l'autel de la *Madone et l'enfant*.
- (3) Fragment de tabernacle, bois monochrome doré, 86 cm x 71 cm x 13 cm (55.261.02). Provient de l'autel de la *Madone et l'enfant*.
- (4) Cartouche, bois doré, 27,3 cm x 20,4 cm x 2,8 cm (55.261.03).
- (5) Cartouche, bois doré, 27,3 cm x 20,4 cm x 2,8 cm (55.261.04).
- (6) Tête d'angelot ailée, bois doré, 13,7 cm x 11,5 cm x 4,8 cm (55.265).
- (7) Tête d'angelot ailée, bois doré, 10,2 cm x 17,2 cm x 5,6 cm (55.264.02).
- (8) Tête d'angelot ailée, bois doré, 10,5 cm x 15,7 cm x 5,3 cm (55.264.03).



LISTE DES ŒUVRES

Collection du Musée national des beaux-arts du Québec

Laurent Amiot (Québec 1764-Québec 1839), *Calice*, 1820, argent et or, 31,4 cm x 16,7 cm, achat (70.67.01).

Laurent Amiot, *Patène*, 1820, or, 16,8 cm, achat (70.67.02).



Les pièces des autels latéraux sauvés lors de l'incendie, en mai 1942.

François Malepart de Beaucourt (La Prairie, 1740-Montréal, 1794), *Marie, secours des chrétiens* (fragment), 1793, huile sur toile, 36,6 cm x 23,8 cm, achat (53.75).

François Malepart de Beaucourt, *Marie, secours des chrétiens* (fragment), 1793, huile sur toile, 43,4 cm x 54 cm, achat (81.272).

François Dugal (Saint-Michel-de-Bellechasse, 1794-Terrebonne, après 1852?), *Crédence*, entre 1824 et 1836, bois découpé, 81 cm x 99 cm x 49 cm, achat (70.64 et 70.65).

François Guernon dit Belleville, (attribué à) (Paris, France, 1740-Saint-Jacques, 1817),

Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre, 1791, pin polychrome, 275,7 cm x 182,7 cm x 7,8 cm, achat (70.63). Restauration effectuée par le Centre de conservation du Québec.

Philippe Liébert (Nemours, France, 1732-Montréal, 1804), *Porte de tabernacle ornée d'une représentation du Bon Pasteur*, 1798, bois découpé, 45,3 cm x 22,2 cm x 5 cm, achat (55.196).

Philippe Liébert, *Fragment de tabernacle*, 1798, bois monochrome doré, 86 cm x 71 cm x 13 cm, achat (55.261.01 et 55.261.02).

Philippe Liébert, *Cartouche*, 1798, bois doré, 27,3 cm x 20,4 cm x 2,8 cm, achat (55.261.03 et 55.261.04).

Philippe Liébert, *Cartouche*, 1798, bois doré, 31,9 cm x 20,2 cm x 1,6 cm, achat (55.262).

Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 10,5 cm x 13,5 cm x 4,2 cm, achat (55.264.01).

Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 10,2 cm x 17,2 cm x 5,6 cm, achat (55.264.02).

Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 10,5 cm x 15,7 cm x 5,3 cm, achat (55.264.03).

Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 10,5 cm x 15,6 cm x 5,2 cm, achat (55.264.04).

Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 11,3 cm x 18,6 cm x 4,7 cm, achat (55.264.05).

Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois doré, 13,7 cm x 11,5 cm x 4,8 cm, achat (55.265).

François Ranvozyé (Québec, 1739-Québec, 1819), *Calice*, entre 1771 et 1819, argent et or, 27,3 cm x 15,3 cm, achat (70.66.01).

François Ranvozyé, *Patène*, entre 1771 et 1819, argent et or, 13,9 cm, achat (70.66.02).

Collection du Musée des beaux-arts du Canada

Philippe Liébert, *Chandelier pascal*, 1799, bois, 195,6 cm, achat (9529).

Collection du Detroit Institute of Arts

Pierre Huguet dit Latour (Québec, 1749-Montréal, 1817), *Bénitier et son goupillon*, 1808, argent, 28,1 cm, achat (69.261 et 60.262).

Pierre Huguet dit Latour, *Ciboire*, 1809, argent, 27,6 cm x 12,8 cm x 14,4 cm, achat (69.263).

Paroisse Saint-Martin, Laval

Robert Cruickshank (Écosse, v. 1748-1809 en mer), *Lampe du sanctuaire*, 1800, argent, 240 cm x 33 cm.

Victor Bourgeau (Lavaltrie, 1809-Montréal, 1888), *Vue frontale de l'église Saint-Martin*, 1867, dessin couleur sur papier blanc n° 1, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue d'une section transversale de l'église et de la sacristie*, 1866, dessin couleur sur papier blanc n° 3, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue d'un plan du parterre*, 1866, dessin couleur sur papier blanc n° 6, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue d'une section longitudinale*, 1869, dessin couleur sur papier blanc n° 7, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue des transepts et du chœur de l'église*, 1873, dessin couleur sur papier blanc n° 9, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue d'une section transversale devant le jubé*, 1873, dessin couleur sur papier blanc n° 10, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue de l'intérieur de l'église*, 1867, dessin couleur sur papier blanc n° 11, 67 cm x 115 cm (approx.).

Victor Bourgeau, *Vue des voûtes et des plafonds intérieurs*, date inconnue, dessin couleur sur papier blanc n° 12, 67 cm x 115 cm (approx.).

Paroisse Saint-François-de-Sales, Laval

Atelier des Écores (attribué à), *Le Baptême du Christ* (fragments), v. 1813, pin polychrome.

Paroisse historique L'Annonciation, à Oka, (Chapelle Kateri)

François Guernon dit Belleville, *La rencontre de sainte Véronique*, vers 1775, pin polychrome, 221 cm x 161 cm.

François Guernon dit Belleville, *Ecce Homo*, vers 1775, pin polychrome, 221 cm x 147 cm.

Société d'histoire et de généalogie de l'Île-Jésus

Artiste inconnu, *Croix*, fer, 73,75 cm x 40,75 cm x 1,5 cm, don (0065).



Les pensionnaires du couvent de Sainte-Croix posent devant les œuvres sauvées lors de l'incendie, en mai 1942.

Photo: Archives du journal La Presse

Photo: Archives du journal La Presse



L'église Saint-Martin,
au 4080, boul. Saint-Martin
Ouest, à Laval

La culture sous toutes ses formes occupe une place prépondérante dans la démarche que la Ville de Laval poursuit pour exprimer sa modernité. En 1965, le regroupement de quatorze municipalités a permis la mise en commun de plusieurs éléments architecturaux d'intérêt qui jalonnent désormais le territoire et témoignent, encore aujourd'hui, de la riche

histoire de l'Île-Jésus. Tous ces villages encore réunis autour des premières églises s'intègrent au cœur des nouvelles réalisations, suscitant un intérêt grandissant face à la vie de nos ancêtres. Certes, le tissu urbain a changé, mais nos valeurs culturelles, celles qui décrivent la spécificité de Laval à l'heure actuelle, doivent continuer à enrichir notre mémoire collective.

L'exposition *Le Trésor de Saint-Martin* s'inscrit dans cette affirmation d'une identité spécifique à Laval. Elle se précise dans le quotidien de chaque citoyen, au fur et à mesure que celui-ci entend et découvre l'histoire qui a façonné sa rue, son quartier, sa ville.

Ce que le présent projet aura le mieux exprimé, c'est la complémentarité des actions menées pour assurer la sauvegarde de notre patrimoine collectif. Les différentes institutions muséales ont préservé nos œuvres du passé, et nous avons à notre tour enrichi l'information en utilisant les moyens technologiques aujourd'hui disponibles. Ensemble, nous avons donc fait avancer notre histoire, celle que nous laisserons aux générations futures.

La mise en œuvre de l'exposition *Le Trésor de Saint-Martin* a soulevé bon nombre de questions, et il semble qu'elle ait suscité une volonté de pousser encore plus loin les recherches, ce qui devrait nous permettre de découvrir un jour d'autres secrets bien gardés.



Intérieur de l'église de Saint-Martin, 1937.

Photo : Archives nationales du Québec / E6 S8 P-4925-27 A-5

L'ÉQUIPE DU PROJET



Philippe Liébert, *Tête d'angelot ailée*, 1798, bois sculpté, 10,5 cm x 13,5 cm x 4,2 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, achat (55.264.1).

Ce projet d'exposition a été coordonné par Christiane Brault, régisseuse au Bureau des arts et de la culture de la Ville de Laval.

Co-fondateur du Musée du Château Dufresne et directeur de l'Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve, le commissaire Paul Labonne s'intéresse depuis plusieurs années au patrimoine religieux québécois, notamment à l'artiste Guido Nincheri. Son mémoire de maîtrise en histoire, primé par la Chambre des notaires du Québec, a porté sur les villages de Saint-Martin et de l'Abord-à-Plouffe.

Joanne Chagnon, historienne de l'art, est également spécialiste en arts anciens du Québec. Elle a mis sur pied et collaboré à de nombreuses expositions et publications au cours des dernières années. Elle poursuit un doctorat en histoire à l'Université du Québec à Montréal, et son travail porte sur l'atelier des Écores.

Après avoir complété des études en histoire de l'art à l'Université Laval, Daniel Drouin amorce ses recherches sur Louis-Philippe Hébert qui lui vaudront le Prix d'excellence de l'Association des musées canadiens et le prix Maxime-Raymond de la Fondation Lionel-Groulx, décerné par l'Institut d'histoire de l'Amérique française. M. Drouin est aussi conservateur de l'art ancien au Musée national des beaux-arts du Québec.

Détentrice d'une maîtrise en restauration d'œuvres d'art de l'Université Queen's à Kingston, en Ontario, Michèle Lepage occupe un poste de restauratrice au sein de l'atelier des sculptures du Centre de conservation du Québec, depuis 1985. Entre 1996 et 2000, elle a travaillé à la Tate Gallery de Londres, au Royaume-Uni, et ses interventions ont porté sur des œuvres contemporaines. Madame Lepage a dirigé les travaux de restauration du tableau-relief *Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre*.

Nos remerciements

Nous désirons adresser nos plus sincères remerciements à tout le personnel de la paroisse Saint-Martin, particulièrement au curé Pierre Sauvageau et à madame Diane Thibault.

La Ville de Laval remercie les institutions qui ont consenti à nous prêter des œuvres et certains objets liturgiques et nous ont permis de consulter leur documentation : le Musée national des beaux-arts du Québec, le Musée des beaux-arts du Canada, le Detroit Institute of Arts, la Société d'histoire et de généalogie de l'Île-Jésus et les paroisses Saint-Martin et Saint-François-de-Sales, à Laval, L'Annonciation, à Oka, et Saint-Rédempteur, à Montréal. Divers éléments de l'exposition tels que les documents, livres et photographies nous ont été prêtés par les Archives nationales du Québec, les Archives nationales du Canada et les Archives de la chancellerie du diocèse de Montréal.

Nous désirons également exprimer notre gratitude aux photographes qui nous ont permis de publier dans cet ouvrage certaines reproductions des œuvres. Nous adressons un merci tout spécial à l'Institut royal du Patrimoine artistique de Bruxelles, au journal *La Presse* et au personnel du Centre de conservation du Québec, ainsi qu'à madame Danielle Raymond.

Production et coordination : Christiane Brault et Carole Gamache
Service de la vie communautaire,
de la culture et des communications,
Ville de Laval

Textes : Christiane Brault, Joanne Chagnon, Daniel Drouin,
Paul Labonne et Michèle Lepage

Révision : Louise Letendre

Conception graphique et infographie : Ayograph

Détournage de photos : Nathalie Bélisle

Impression : BL Litho

Le Trésor de Saint-Martin ISBN 2-923478-03-7
Dépôt légal 2^e trimestre
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

La Ville de Laval remercie le ministère de la Culture et des Communications pour son soutien financier.

Achevé d'imprimer à Laval, le 26 avril 2006.





À Laval, le 19 mai 1942,
un incendie ravage
l'église de Saint-Martin.
Une grande partie des
œuvres sont sauvées par
des paroissiens qui
accourent à la rescousse
de leur patrimoine. Cette
publication retrace le
cheminement de ces
œuvres et témoigne de
la présence, sur l'île Jésus,
des plus illustres artisans
de l'époque. Rassemblé
pratiquement dans son
entièreté pour une
première fois depuis le
sinistre, le trésor de Saint-
Martin revient à Laval.

